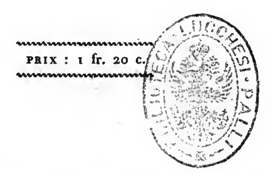
(5

LE PARAVENT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. E. PLANARD;

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Français, par les Comédiens ordinaires de Sa Majesté l'Empereur et Roi, le 12 décembre 1807.



DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, n° 10, au coin de celle Saint-Honoré.

1807.



PERSONNAGES. (1) ACTEURS.

LE PRINCE.	M. Lafond.
ALONZE, son favori.	M. Armand.
ÉLÉONORE, jeune veuve. . .	Mlle Volnais.
LÉON, page.	Mlle Mars.
BÉATRIX, suivante d'Éléonore. .	Mlle Émilie Contat.
Un valet de chambre. . . .	M. Dublin.

La scène est à Madrid.

(1) Pour faciliter la mise en scène de la pièce dans les Provinces, on a mis au commencement des scènes ou en marge, la position des personnages en commençant par la droite des acteurs.

LE PARAVENT.

Le Théâtre représente un salon servant d'antichambre à l'appartement du Prince. Une porte dans le fond. Un cabinet à la seconde coulisse, du côté droit des acteurs. Une cheminée à la seconde coulisse du côté gauche, entourée d'un paravent. On doit avoir le soin d'adapter une roulette sous le premier pli du paravent.

SCENE PREMIERE.

LÉON *seul, assis près d'une table, du côté droit, et jetant un livre.*

VOILA plus de vingt fois que je lis cette page
Sans comprendre un seul mot de tout ce verbiage.
(*Se levant.*)
Oh! le livre ennuyeux ! Le prince tous les jours
Nous dit : Lisez l'Histoire. Elle m'endort toujours.
S'il vouloit nous donner des romans, encore passe:
De ces livres charmans jamais on ne se lasse;
Quand j'en puis avoir un, je le lis nuit et jour;
Et je l'entends fort bien. On y parle d'amour,
Du bonheur des amans, de douces sympathies,
Et l'on n'y voit jamais que des femmes jolies.
Une femme jolie ! ah, ce mot est charmant !
C'est ma folie à moi. Rien n'est moins étonnant.
Pour me former, ici je suis en bonne école.
Je feins de ne rien voir, et sais jouer mon rôle;

Mais lorsque monseigneur, bien souvent dans la nuit,
Aux dames de Madrid rend visite sans bruit,
Et que je l'accompagne en qualité de Page,
J'observe, et je m'instruis tous les jours davantage.
Tromper un surveillant, donner un rendez-vous,
Dans une main glisser un petit billet doux,
Lorgner une beauté, qu'on guette et qu'on épie,
Au travers de son voile ou d'une jalousie;
Tendre une échelle en soie, y grimper lestement....
Je connois tout cela : c'est un commencement.
Mes dispositions au prince savent plaire.
Ce jeune homme promet, dit-il, laissez-le faire;
Ensemble sans façon nous causons tous les deux.
Il n'est pas fier du tout. Ah! qu'Alonze est heureux
D'être son favori! Mais ne puis-je moi-même
Le devenir un jour? Enfin, le Prince m'aime.
Don Alonze n'étoit qu'un Page, ainsi que moi;
Et que sait-on? Peut-être.... Ah! c'est lui que je voi.

SCENE II.

ALONZE, LEON.

ALONZE, *rêvant.*

Je ne sais que résoudre. Oh ciel! comment m'y prendre?
Cela me sied fort bien : pourquoi mon cœur trop tendre
S'avise-t-il d'aimer? J'ai perdu la raison.

LEON.

Il semble bien rêveur.

ALONZE.

Ah! te voilà Léon?
Le prince est là-dedans?

LEON.

Il écrit quelque lettre
Dans son appartement.

ALONZE.

Des billets doux?

LEON.

Peut-être,
Car il m'a demandé du papier bien musqué.
Mais je l'entends qui sonne. Adieu.

(Il entre dans le cabinet.)

SCENE III.

ALONZE, *seul.*

J'ai remarqué
Que depuis plusieurs jours le prince m'étudie.
S'il apprend mon amour, comme sa raillerie
Va m'accabler! Bon Dieu, j'en frissonne déjà.
Son esprit si malin partout me poursuivra.
Le mot d'amant toujours le porte à la satire,
Et celui de mari de pitié le fait rire.
Courant de belle en belle il veut qu'on soit galant,
Mais toujours insensible; et mon hymen pourtant
Dépend de son aveu. De mon Eléonore,
Le père trop cruel, sachant que je l'adore,
Me refuse sa main, est sourd à tous mes vœux,
Si je n'obtiens du prince un poste avantageux,
Qui fixe mon destin. Eléonore m'aime :
Elle est veuve, elle est libre, et dépend d'elle-même;
Mais d'un père elle veut toujours suivre la loi.

SCENE IV.

LEON, ALONZE.

LEON.

Vous aviez deviné la vérité, je croi;
Ces lettres que je tiens, selon toute apparence,
Sont des billets galans; le prince, en diligence,
Veut qu'on les fasse rendre, et fort secrètement.
Voyons; une, deux, trois... Expliquez-moi comment
Il peut faire à la fois sa cour à tant de dames?

ALONZE.

Va donc.

LEON, *en sortant.*

C'est singulier d'aimer toutes les femmes.
(*Léon sort par la dernière coulisse du côté droit.*)

SCÈNE V.

ALONZE, *seul.*

Il voudroit, s'il savoit un mot de mon amour,
En connoître l'objet avant la fin du jour,
Et je suis si jaloux!

SCÈNE VI.

ALONZE, UN VALET DE CHAMBRE *entrant par la porte du fond.*

LE VALET.

UNE dame fort belle
Demande à vous voir.

ALONZE.

Moi?

LE VALET.

Vous-même.

ALONZE.

Quelle est-elle?
Le sais-tu?

LE VALET.

Je l'ignore. Elle tait son nom.

ALONZE.

Oui?
Fort bien, c'est quelque belle implorant mon appui,
Pour ramener près d'elle un prince trop volage.
Du matin jusqu'au soir voilà tout mon ouvrage.
Est-elle seule?

LE VALET.

Avec sa suivante.

ALONZE.

C'est bon;
Fais-la venir.

LE VALET, *ouvrant la porte.*

Madame, entrez dans ce salon.

SCENE VII.

Eléonore et Béatrix entrent par la porte du fond.

ALONZE, ELEONORE, BEATRIX *un moment.*
LEON.

BEATRIX, *sur la porte à Eléonore.*

Le voilà seul.

ELEONORE.

Fort bien, c'est ce que je desire.
Attends-moi là. Je n'ai que deux mots à lui dire.
(*Béatrix sort.*)

ALONZE.

Que vois-je? Eléonore!

ELEONORE.

Alonze, écoutez-moi.

Léon, Eléonore, Alonze.

LEON *entre par la dernière coulisse du côté droit.*
Quelle est donc cette dame?

ALONZE.

Ici, vous! Et pourquoi?

ELEONORE.

Il le falloit.

ALONZE.

Bon Dieu, quelle étrange imprudence!

ELEONORE.

Faites donc un peu trève à votre impatience.

LEON, *examinant Eléonore.*

Quelle grace! quels yeux! quel sourire charmant!

ALONZE, *à Léon.*

Que fais-tu là? Va-t'en.

LEON.

C'est dommage, vraiment.
(*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE VIII.

ELEONORE, ALONZE.

ELEONORE, *vîte.*

D'UN fâcheux contre-temps je viens pour vous instruire.

ALONZE, *bas.*

Si le prince venoit! (*Haut.*) Vous auriez pu m'écrire.

ELEONORE.

A mes derniers billets avez-vous répondu?
Les momens nous sont chers. C'étoit du temps perdu.
Il faut parler au prince.

ALONZE.

Hélas! puis-je le faire?
Il nous a défendu, par une loi sévère,
De lui rien demander, d'implorer son appui.
Il veut que ses faveurs ne viennent que de lui.
Comptant sur ses bontés, il faut, Eléonore,
En attendre l'effet quelques momens encore.

ELEONORE.

Impossible.

ALONZE.

Comment?

ELEONORE.

Je viens vous dire ici
Qu'hier au soir quelqu'un demanda ma main.

ALONZE.

Qui?

ELEONORE.

Don Lope.

ALONZE.

Eh bien? ....

ELEONORE.

Il est protégé par mon père.

ALONZE.

Résistez.

ELEONORE.

Et comment?

ALONZE.

Oh ciel!

ELEONORE.

Que puis-je faire?

ALONZE.

Vous me le demandez?

ELEONORE.

Mais enfin, s'il vous plaît,
Qu'opposer?

ALONZE.

Notre amour.

ELEONORE.

Mon père le connoît.

ALONZE.

Le grade que je compte obtenir.

ELEONORE.

Mais encore
Faut-il le demander.

ALONZE.

Ma chère Eléonore,
Je ne le puis.

ELEONORE.

Eh bien, vous ne m'aimez donc pas?

ALONZE.

Ah! mettons fin, de grace, à de pareils débats:
Vous êtes veuve enfin, libre....

ELEONORE.

Mais à mon père
J'obéirai toujours.

ALONZE.

Eh bien, ce soir j'espère
Pouvoir aller chez lui. Son cœur est tendre, bon,
Nous saurons le fléchir; il entendra raison.
Remontez en voiture au plutôt, je vous prie;
Le Prince peut passer ici....

ELEONORE.

J'ai grande envie
De le connoître.

ALONZE.

Lui ? Que me dites-vous là ?
J'en serois désolé.

ELEONORE.

Mais pourquoi donc cela?

ALONZE.

Chacun a ses raisons.

ELEONORE.

En tous lieux on répète
Qu'il est galant.

ALONZE.

Que trop.

ELEONORE.

Aimable autant qu'honnête.

ALONZE.

Près des femmes sur-tout.

ELEONORE.

Quoi! seriez-vous jaloux ?

ALONZE.

Je ne dis pas cela; mais tenez, entre nous....
Enfin, cette rencontre est fort peu nécessaire.
Mais, qu'entends-je?...Le Prince!...Ah Dieux! qu'allons-nous faire?
Il vous verroit sortir; où vous mettre?...

ELEONORE.

Comment ?

ALONZE, *vivement.*

Cachez-vous au moyen de ce grand paravent.

ELEONORE.

Vous voulez ?....

ALONZE, *la cachant.*

Il le faut, par grace, et vîte, et vîte....

SCÈNE IX.

LE PRINCE, ALONZE, ELEONORE, *cachée.*

ALONZE, *bas.*

Dans quel trouble je suis !

LE PRINCE.

Où donc est la visite
Que dans l'instant, dit-on, tu viens de recevoir ?

ALONZE, *bas.*

Dieux ! (*Haut.*) Une visite ?

LE PRINCE.

Oui.

ALONZE.

Je ne sais....

LE PRINCE.

Pour te voir,
En ces lieux est venue une femme charmante,
A ce que dit Léon.

ALONZE.

Ah ! c'est une parente.

LE PRINCE.

J'entends. Une parente; oui, c'est toujours cela.

ALONZE.

Depuis quatre ou cinq jours cette parente-là,
De retour à Madrid, attendoit que chez elle
Je fusse la revoir; mais sachant que mon zèle
Me retient à la cour, et passant ici près,
Elle s'est fait conduire aux portes du palais
Pour me voir un instant.

LE PRINCE.

Mon cher Alonze, écoute,
Par ce conte tu crois m'en imposer sans doute:
Les détours amoureux ne peuvent rien sur moi;
Va je les connois tous. Tu rougis, je le voi.
Tu ne sais pas mentir avec assez d'adresse.

ALONZE.

Mais....

LE PRINCE.

Depuis quelques jours, plongé dans la tristesse,
Dans les langueurs en vain tu prétends me cacher
Que quelqu'aimable objet a trop su te toucher.
En passant je te dois un avis salutaire.
Encense la beauté, mets tes soins à lui plaire,
A ses pieds va porter cet hommage flatteur
Qui charme son esprit et qui séduit son cœur;
Mais fuis soigneusement ce ridicule extrême
Dont se couvre un amant quand tout de bon il aime.
Fuis ces tristes ardeurs, ce sentiment si beau,
Dont l'hymen est le but ainsi que le tombeau.
L'hymen! c'est à mes yeux une grande folie.
Un jour, hélas! mon rang veut que je me marie;
Mais toi, mortel heureux, libre comme tu l'es,

Suis mes conseils prudens, ne t'engage jamais.
Des maris tu dois voir quel est le personnage :
Les temps sont durs pour eux. Montre-toi donc plus sage.
Par sa légèreté, le beau sexe aujourd'hui,
Semble nous inviter à changer comme lui.
De ces héros du temps de la chevalerie,
N'imitons en amour que la galanterie ;
Leurs tristes passions n'étoient qu'un long soupir ;
La variété seule est l'ame du plaisir.

ALONZE, *bas.*

Et c'est à lui qu'on veut me faire ouvrir mon ame !
J'aimerois mieux me voir consumer par ma flamme.
Eléonore, au moins, l'entend, j'en suis charmé.

LE PRINCE.

Mais revenons, de grace, à cet objet aimé
Que tu me fais passer ici pour ta parente :
On ne peut voir jamais beauté plus attrayante ;
Léon l'assure au moins....

ALONZE.

Sans doute il a mal vu.

(*Bas.*)

Cachons-lui qu'elle est belle, ou bien je suis perdu.

LE PRINCE, *bas.*

(*Haut.*)

Qu'a-t-il donc ? Mais, enfin, réponds-moi, je t'en prie.

ALONZE, *embarrassé.*

J'ose vous assurer qu'elle n'est point jolie.

(*Bas.*)

Elle m'entend. Quelle est ma situation !

LE PRINCE.

Parbleu, je veux t'entendre à côté de Léon.

(*Il appelle.*)

Léon !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LEON, ELEONORE, *cachée*. Léon, le Prince, Alonze.

LE PRINCE.

Que disois-tu de cette femme aimable
De tantôt ?

LEON.

Je disois qu'elle est toute adorable.

LE PRINCE.

Alonze dans ses traits ne voit rien d'enchanteur.

LEON.

Cela m'étonne fort, car je suis connoisseur.

ALONZE.

Il y paroît, vraiment.

LEON.

Oh! vous avez beau dire,
Cette dame est fort belle.

ALONZE.

Allons donc, tu veux rire :
Premièrement, son âge.....

LEON.

Elle a bien dix-neuf ans,
Monseigneur.

ALONZE.

Sa fraîcheur....

LEON.

L'image du printemps.

ALONZE.

Tournure de province.

LEON.

Une taille élégante.

ALONZE.

Sa physionomie....

LEON.

Oh! douce et ravissante.

ALONZE, *bas.*

Le petit scélérat.

LE PRINCE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Tu me crains, cher Alonze; eh bien, laissons cela.
Cessons de t'obliger si plaisamment à dire
Tant de mal de l'objet pour qui ton cœur soupire.
Si toujours de sa belle on vante les appas,
Tu n'as point ce travers, et ne la flattes pas.
J'aurois donné beaucoup pour qu'elle eût pu t'entendre.

ALONZE.

Mais, Monseigneur, croyez....

LE PRINCE.

Je suis charmé d'apprendre
Que tu veux déguiser ton amour avec moi.
Un simple aveu t'auroit répondu de ma foi;
Mais puisque tu prétends me cacher ce mystère,
Sans scrupule je puis te déclarer la guerre,
Et je veux voir dans peu cette jeune beauté:
C'est un point résolu.

ALONZE, *bas.*

Je m'en étois douté.

LE PRINCE.

Oh! je la trouverai, c'est une chose sûre.

ALONZE, *bas.*

Maudit petit bavard! La fâcheuse aventure!

LE PRINCE.

LE PRINCE.

Allons, n'en parlons plus. Va-t'en voir chez le Roi
Si je pourrai tantôt m'y présenter.

ALONZE.

Qui? Moi?

LE PRINCE.

Oui.

ALONZE, *bas.*

Quel ordre cruel! et comme il m'embarrase!

LE PRINCE.

Tu sembles m'obéir de bien mauvaise grace.

ALONZE.

Non, Monseigneur, j'y cours.

LE PRINCE.

Mais va donc à l'instant.

ALONZE, *bas.*

Partons, puisqu'il le faut, et rentrons promptement.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE XI.

LE PRINCE, LEON.

LE PRINCE.

PARBLEU, je suis content de cette découverte!
Ce pauvre Alonze! il faut que j'empêche sa perte.
Quelque franche coquette, avec de faux attraits,
L'aura fait, j'en suis sûr, donner dans ses filets.
Je t'en dégagerai, mon cher, je te l'annonce.

(A Léon.)

Tu viendras au plutôt m'apporter sa réponse.

(Il entre dans son cabinet.)

LEON.

Oui, Monseigneur.

SCÈNE XII.

LEON, *seul.*

Je suis fâché d'avoir parlé.
Alonze à mes discours a paru tout troublé.
J'ai tort d'avoir ainsi découvert sa tendresse.
Quoi ! Monseigneur prétend lui ravir sa maîtresse !
C'est une chose affreuse ! un procédé criant !
Ce sont des droits sacrés que les droits d'un amant.
On doit les respecter..... Quelle est cette suivante ?
Entrez, mademoiselle.

SCÈNE XIII.

LEON, BEATRIX.

LEON.

Elle est, ma foi, charmante.
Demandez-vous quelqu'un ?

BEATRIX.

Oui, je venois savoir
Si ma maîtresse reste en ce lieu jusqu'au soir.

ELEONORE, *bas.*

Si je pouvois sortir !

BEATRIX.

Je me lasse d'attendre.

LEON.

Votre maîtresse ?

BEATRIX.

Oui.

LEON.

Mais je ne puis vous comprendre.

BEATRIX.

Monsieur, elle est venue ici pour demander
Don Alonze, et vouloit ressortir sans tarder.

LEON.

Cette jeune beauté que don Alonze adore?
Qui se nomme.... Attendez..., Comment?

BEATRIX.

Eléonore.

LEON.

Justement, c'est cela. Jolie autant que vous.

BEATRIX.

Vous êtes bien poli.

LEON.

Mais je crois, entre nous,
Qu'elle est déjà sortie.

BEATRIX.

Et non, je l'aurois vue.

LEON.

Par le grand escalier elle est donc descendue?

BEATRIX.

Cela se peut: pardon.

LEON.

De grace, un moment donc.
Continuons un peu la conversation.
Moi, j'aime fort la vôtre.

BEATRIX, *bas.*

Oh, comme ils sont aimables
Ces jeunes gens! (*Haut.*) La vôtre est des plus agréables.
Mais pourquoi donc si fort me serrez-vous la main?

LEON.

Pourquoi? La question est bonne. C'est....

BEATRIX.

Enfin?

LEON.

Vous ne devinez pas?

BEATRIX.

Non, la chose est certaine.

LEON.

C'est que j'ai du plaisir à l'avoir dans la mienne.
Voyez le grand mystère.

BEATRIX.

Ah! fort bien; mais je sors.
Le temps me presse.

LEON, *la retenant.*

Oh non! vous n'êtes pas dehors.

BEATRIX.

Vous me retenez?

LEON.

Oui, si vous ne voulez faire
Un arrangement tel qu'il ne peut vous déplaire.

BEATRIX.

Quel est-il?

LEON.

Je consens à vous laisser sortir,
Si vous me laissez prendre avant que de partir
Un baiser.

BEATRIX.

Tout de bon? Soyez un peu plus sage.
On a raison de dire aussi hardi qu'un page.
Adieu, Monsieur.

LEON.

En vain vous me le refusez.

BEATRIX.

Eh mais, finissez donc.

LEON.

Oh ! non, non.

BEATRIX.

Vous osez ?

LEON.

Je l'aurai.

BEATRIX.

Non vraiment.

LEON.

Nous allons voir.

BEATRIX.

J'appelle.

LEON.

Appelez.

BEATRIX.

Mais, Monsieur....

LEON.

Non.

BEATRIX.

Monsieur....

LEON.

Bagatelle.

BEATRIX.

Monsieur....

LEON.

Je veux l'avoir.

BEATRIX.

Je me mets en courroux.

LEON.

Il n'importe....

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE *sortant du cabinet.*

LE PRINCE.

QUEL bruit!

LEON.

Monseigneur! Cachons-nous.

(*Il va pour se cacher derrière le paravent, et découvre Eléonore.*)

Ah, bon Dieu!

ELEONORE.

Juste ciel!

LE PRINCE, *à Léon.*

Ah, fripon!

BEATRIX.

Ma maîtresse!

Léon, le Prince, Eléonore, Béatrix.

LE PRINCE, *après un silence.*

Que vois-je? Pardonnez; mais à vous je m'adresse,
Madame. Quel sujet vous conduit en ces lieux?
Quel fortuné hasard?....

ELEONORE, *bas.*

Que lui dire, grands Dieux!

LEON, *au prince.*

C'est Madame qu'ici Don Alonze a reçue.

ELEONORE.

Il dit vrai, Monseigneur. Surprise à votre vue,
Mon embarras a pu vous étonner aussi;
Mais l'aventure est simple; en deux mots, la voici:
J'aime Alonze, et je crois qu'il me chérit de même.
Pour obtenir ma main son desir est extrême;

Mais mon père toujours se refuse à ses vœux,
S'il n'obtient près de vous un poste avantageux.
Un autre, cependant, à m'épouser aspire.
Alonze l'ignoroit; desirant l'en instruire
Sans le moindre retard, et le presser encor
D'implorer vos bontés pour assurer son sort,
Tantôt, pour le chercher, ici je suis venue.
Il vous voit arriver; alors, à votre vue
Ne voulant pas m'offrir, il a saisi ma main,
Et derrière ce meuble il m'a cachée enfin.

LE PRINCE, *bas.*

Parbleu! son embarras ne m'étonne plus guère.

(*Haut.*)

Madame, votre amant mérite ma colère.
Quoi, d'un objet charmant priver ainsi mes yeux,
Et garder pour lui seul le bonheur précieux
D'offrir à vos attraits un légitime hommage!
Je le trouve coupable on ne peut davantage,
Et je le gronderai d'avoir, jusqu'à ce jour,
Voulu me dérober l'objet de son amour.

ELEONORE.

D'après ce que de vous, Monseigneur, on publie,
Je connois votre esprit, votre galanterie.
Elle seule a dicté tous ces propos flatteurs;
Elle seule d'Alonze excita les frayeurs.
Il craint, sans fondement, dans son amour extrême,
Que chacun n'ait pour moi les yeux qu'il a lui-même.
A tout autre il voudroit me cacher comme à vous
Et l'on n'aima jamais sans être un peu jaloux.

LE PRINCE.

Vous voulez l'excuser, mais sa faute est réelle.

(*Bas.*) (*Haut.*)

Et je veux m'en venger. Aux desirs d'une belle,

Mon cœur ne résista jamais un seul instant :
Prononcez sur le sort de votre heureux amant,
De ma garde faut-il le nommer capitaine ?

ELEONORE.

Ah ! sa reconnoissance, aussi bien que la mienne....

LE PRINCE.

Voulez-vous qu'à l'instant je signe son brevet ?
Daignez me suivre : entrons tous dans ce cabinet ;
Mon page nous pourra servir de secrétaire.

BEATRIX, *bas à Eléonore.*

Madame, n'entrez pas ; craignez quelque mystère.
Ces gens de cour....

ELEONORE, *bas.*

Tais-toi. (*Haut.*) Suivez-moi, Béatrix.

LE PRINCE.

Entrons, sans plus tarder.

ELEONORE.

Monseigneur, j'obéis.

LE PRINCE, *bas.*

Bientôt, en le raillant, quelle sera ma joie !
Mais il revient. Entrons, de peur qu'il ne nous voie.

SCENE XV.

ALONZE, *accourant par la porte du fond.*

PERSONNE ! Quel bonheur ! Vîte, vîte.... Comment,
Elle est partie !.... Ah oui, le prince, assurément,
Est rentré ; c'est alors qu'elle aura pris la fuite.
Respirons donc. Enfin, pour la peur j'en suis quitte.
Je la verrai, dit-il, je la verrai. Vraiment,
Je puis l'en défier. Ah, que je suis content !
Mais au prince, pourtant, sans tarder davantage

Rendons fidèlement compte de mon message.
Il est sans doute là.

(*Il frappe à la porte du cabinet.*)

SCENE XVI.

LE PRINCE, ALONZE.

LE PRINCE.

Qu'est-ce donc? Ah, c'est toi!

(*Il referme la porte.*)

ALONZE.

Oui, je viens, Monseigneur, vous dire que le Roi
Vous recevra tantôt.

LE PRINCE.

Parle bas, je t'en prie,
Et pour cause.

ALONZE.

Et pour cause?

LE PRINCE.

Une femme jolie
Autant qu'on puisse l'être, et timide à l'excès,
Est dans mon cabinet.

ALONZE.

Ah, je comprends!

LE PRINCE.

Tu sais,
Il faut être discret.

ALONZE.

Oui, j'entends à merveille.

LE PRINCE.

Eloignons-nous; peut être elle prête l'oreille.
Tu venois de sortir quand on m'a fait savoir

Qu'une jeune beauté demandoit à me voir.
On ne refuse pas une telle visite.
Je la vois s'avancer avec crainte, interdite.
Elle demande, enfin, un entretien secret,
Et je guide ses pas jusqu'en ce cabinet.
Elle lève son voile, et j'aperçois, j'admire
De tels attraits, qu'en vain on voudroit les décrire.
La belle, en rougissant, implore ma faveur
Pour un parent auquel s'intéresse son cœur.
Moi, je l'écoute à peine, et lui promets d'avance
Tout ce qu'elle desire. Après un court silence,
Je change d'entretien; je parle sentiment,
Tendresse, amour, du sort fortuné d'un amant
Qui pourroit se flatter d'avoir touché son ame.
Que te dirai-je, enfin? Cette charmante femme
Veut bien me confier qu'un amour malheureux
La tourmente en secret; que l'objet de ses vœux,
D'un procédé très-noir est coupable envers elle.
Alors, sans plus tarder, je dis à cette belle
Qu'un tel amant doit être oublié sans retour,
Et qu'il en faut changer avant la fin du jour.
Je donne des conseils, je presse d'un air tendre
Une tremblante main qu'on n'ose pas défendre;
Enfin, son cœur laissoit échapper un soupir,
Quand un ordre maudit ici t'a fait venir.

ALONZE.

Monseigneur, pardonnez. Ah! combien je regrette
D'avoir ainsi troublé ce charmant tête-à-tête!

LE PRINCE.

En es-tu bien fâché, vraiment?

ALONZE.

Au désespoir;

Mais enfin, par malheur, je ne pouvois prévoir.....

LE PRINCE.

Sans doute. Ce regret me prouve assez ton zèle.
Sans adieu. Je retourne auprès de cette belle.

ALONZE.

Elle est donc bien jolie?

LE PRINCE.

Oh! l'on ne vit jamais,
Je te l'ai déjà dit, d'aussi touchans attraits.

ALONZE.

De bien bon cœur, alors, je vous en félicite.

LE PRINCE.

Ah! je te remercie.

ALONZE.

Une telle visite
Est un heureux hasard.

LE PRINCE.

Je te sais bien bon gré
De partager ainsi mon bonheur.

ALONZE.

Je rirai
Plus d'un jour, en pensant à celui qu'elle oublie.
Ce pauvre amant fera quelque tendre élégie
Pour déplorer son sort.

LE PRINCE.

Oh! rien n'est si plaisant;
Tiens, je le vois d'ici.

ALONZE.

Cela sera charmant.
(Ils rient tous deux.)
Mais sa perte, pourtant, lui sera bien cruelle,
S'il est vrai qu'à ce point cette dame soit belle.

LE PRINCE.

Assurément. Parbleu, pour t'en faire juger,
A venir jusqu'ici je m'en vais l'engager.

ALONZE.

Mais vous êtes trop bon.

LE PRINCE.

Non, non, j'ai grande envie
De voir si, comme moi, tu la trouves jolie.
Je reviens dans l'instant.

SCENE XVII.

ALONZE, *seul.*

Que je suis satisfait
De le voir enchaîné par ce nouvel objet!
Il ne songera plus à mon Eléonore.
Du sort qui m'attendoit, pourtant, je tremble encore.
S'il avoit aperçu celle que je chéris,
Comme cet amoureux je me trouverois pris.
Je suis plus fin que lui. Sa cruelle aventure
Lui fera bientôt faire une triste figure.

SCÈNE XVIII.

ELEONORE, LE PRINCE, ALONZE.

LE PRINCE.

MADAME, suivez-moi, ne craignez nullement;
Je veux vous présenter mon très-cher confident.

ALONZE.

Juste ciel!

LE PRINCE.

Qu'as-tu donc?
(*Bas à Eléonore.*)
Secondez-moi, Madame.

ELEONORE.

Moi, Monseigneur! En quoi?

LE PRINCE, *bas.*

Silence. (*Haut.*) Sur mon ame,
Je ne puis revenir de te voir si surpris.

ALONZE.

Est-ce un songe? Une erreur?.... Je ne sais où j'en suis.

LE PRINCE.

Parle donc.

ALONZE.

Monseigneur....

LE PRINCE.

Achève.

ALONZE.

Cette belle

Dont vous m'avez parlé, cette même infidelle
Qui paroît à mes yeux, est le perfide objet
Que mon cœur abusé chérissoit en secret.

LE PRINCE.

Est-il possible?

ALONZE.

Hélas, il est trop véritable!

LE PRINCE.

Qu'ai-je entendu? Vraiment, la nouvelle m'accable.
Nous rivaux!

ALONZE, *à Eléonore.*

Vous pouvez me voir sans vous troubler,
Traîtresse! Je ne puis.... Je ne saurois parler.

ELEONORE.

Que veut-il dire?

LE PRINCE.

Eh non, la chose est impossible!
Tu plaisantes, sans doute, et l'erreur est visible.
Celle qui t'enchaînoit par de tendres liens,
Pour plaire, m'as tu dit, a de foibles moyens.
Le portrait que tantôt tu m'as fait de ta belle
Ne pouvoit pas avoir Madame pour modèle.
Je me souviens encor de tes discours; parbleu!
Ses graces, ses appas, si j'en crois ton aveu,
N'étoient faits nullement pour captiver notre ame:
J'en appelle; est-ce là ce qu'on voit en Madame?

ALONZE.

Eh! je voulois par-là prévenir le malheur
Dont l'infidelle vient de déchirer mon cœur;
Mais c'est elle, en un mot, il n'est plus temps de feindre.

LE PRINCE.

S'il est ainsi, de toi Madame doit se plaindre.

ELEONORE.

Oui, j'en ai bien sujet, mais souffrez....

LE PRINCE, *l'interrompant.*

Cependant,
La jalousie a fait le tort de votre amant,
Madame, et son amour lui doit servir d'excuse.
Moi-même je veux bien lui pardonner sa ruse.
Vous, de ses torts daignez ne le plus accuser,
Et qu'il soit votre époux.

ALONZE.

Qui, moi ? Moi l'épouser ?
Non, Monseigneur, gardez, gardez votre conquête.

ELEONORE, *étonnée.*

Comment !....

LE PRINCE, *l'interrompant.*

Que de douceurs un tel hymen t'apprête !

ALONZE.

Je me sens très-peu fait pour ce charmant lien,
Et resterai garçon, si vous le voulez bien.

ELEONORE.

Qu'entends-je !

LE PRINCE.

J'aime fort cette délicatesse.
Tu crains de me ravir l'objet de ma tendresse,
Mais je sais comme toi me montrer généreux,
Et tu l'épouseras.

ALONZE, *bas.*

J'enrage.

LE PRINCE.

Je le veux.

ALONZE.

Monseigneur......

LE PRINCE.

Je le veux.

ALONZE.

Mais non, le mariage.....

LE PRINCE.

Et je viendrai souvent te voir dans ton ménage.

ELEONORE, *vivement.*

Le prince l'a trompé. C'en est trop, Monseigneur.
Je dois faire finir sa trop coupable erreur.
Il est victime ici d'un cruel badinage :
De ses soupçons mon cœur ne sent pas moins l'outrage ;
Mais qu'il apprenne au moins à me connoître mieux.
Oui, sachez tout, ingrat : par hasard en ces lieux,
Aux yeux de Monseigneur, Léon m'a fait paroître.
Apprenant notre amour, il m'a daigné promettre
Qu'il alloit sans retard vous nommer mon époux ;
Et s'il s'est amusé de vos transports jaloux,
Par mes soins de sa garde il vous fait capitaine.
Quand l'amour me guidoit, vous méritiez ma haine.

ALONZE.

Ah, que me dites-vous !

SCÈNE XIX *et dernière.*

BEATRIX, LEON *sortant du cabinet*, ELEONORE, LE PRINCE, ALONZE.

LEON, *à Eléonore.*

J'APPORTE le brevet.
Il n'y manque plus rien : voyez le beau cachet.

ALONZE, *voyant Léon et Béatrix.*

Dieux ! que vois-je !

ELEONORE, *lui donnant le brevet.*

Lisez. C'est ma seule vengeance.

Béatrix, Eléonore, le Prince, Alonze, Léon.

ALONZE.

Ah ! je vois tous mes torts, et quelle est mon offense.
Monseigneur, à ce point deviez-vous me punir ?
Mais après ce qu'ici vous m'avez fait souffrir,
Après m'avoir traité d'une façon cruelle,
Obtenez donc au moins mon pardon auprès d'elle.
(*Se jetant aux pieds d'Eléonore.*)
Je dois à ses genoux déplorer mon erreur.

ELEONORE, *vivement.*

Non, vos jaloux soupçons causeroient mon malheur.

LE PRINCE.

Je demande sa grace.

ELEONORE.

Oh ! non, sa jalousie....